

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

VI

— Gardons notre secret pour nous, dit don Estevan, nul ne sait ce qui peut arriver ; il est aujourd'hui notre ami parce qu'il a besoin de nous, le sera-t-il demain ?

— Je crois qu'il vaut mieux l'interroger auparavant, dit don Joso.

— Bah ! pourquoi faire ?

— Ce drôle connaît les secrets du général, dit don Jose.

— Oui, et, en s'y prenant bien, peut-être obtiendrons-nous des révélations précieuses.



L'Indien poussa un cri effroyable, la douleur qu'il éprouvait était atroce.

— C'est juste, appuya don Jose, ne lui livrons de notre secret que ce qu'il est indispensable qu'il sache.

— De qui parlez-vous donc, mes amis ? demanda don Luis.

— Vous le saurez bientôt, mais pas ici, mon ami, dit don Fabian.

— Savez-vous quel est le misérable qui a livré notre ami ? demanda don Estevan.

— Oui, oui, dit don Luis.

— Est-il entre nos mains ?

— Oui, répondit don Jose.

— Et il vit encore ? s'écria don Fabian.

— Il faut en faire justice au plus vite ! appuya don Estevan.

— Allons donc, s'écria vivement don Estevan, il faut qu'il parle, et il parlera, je me charge de l'interroger.

— Hein ! que dites-vous de cela, frère ? fit don Jose en riant à don Luis.

— Humph ! grommela don Luis.

— A la bonne heure, reprit don Jose en riant, laissez faire, cher frère.

Et il raconta en riant ce qui s'était passé entre lui et don Luis à propos du misérable Indien.

— Des égards avec un tel drôle ! s'écria don Fabian, allons donc, ce serait de la duperie !

— Vous aussi vous êtes pour la violence, lui dit don Luis avec reproche.

— Carai ! je le crois bien, c'est le seul moyen d'en tirer quelque chose.

— Allons ! allons ! pas de faiblesse, dit don Estevan, finissons-en avec ce misérable.

— Ma foi, peut-être avez-vous raison, dit résolument don Luis ; puisque vous êtes tous d'une opinion contraire à la mienne, je dois avoir tort : je me range à votre sentiment, j'ai hâte de voir s'il est possible de le faire parler.

— Bon ! je le ferai chanter si vous voulez ; vous ne le connaissez pas bien, dit don Jose en riant.

— Il s'agit de savoir s'y prendre, voilà tout, dit en riant don Estevan.

— Hâtons-nous donc, ajouta don Estevan, nous ne pouvons passer toute la nuit ici.

— En effet, il est important que nous rentrions en ville avant le jour, dit don Jose.

— Oh ! nous avons le temps, dit don Estevan.

— Il est à peine minuit, dit don Luis.

— Sidi Muley, appelez le Mesonero ?

L'ancien spahis quitta la salle et reparut au bout d'un instant suivi d'Angel Crotal.

— A vos ordres, Seigneurie, dit-il en saluant.

— Approchez, dit don Jose : senores, ajouta-t-il, je vous présente, no Angel Crotal, aliàs Socarron, aliàs no Felipe Alacena, maître après le diable du meson de San Miguel, dont nous avons aujourd'hui acheté la maison, comme je vous en ai informés ; c'est un sujet précieux que je vous recommande tout particulièrement, c'est un ancien ami du "Mancebo" dont vous avez entendu parler, et que, malgré sa vive amitié pour lui, il n'a pas hésité à livrer à la justice et à faire "garotter" par bonté d'âme et pour e sauver des flammes éternelles.

A cette singulière recommandation, l'ex-bandit se sentit frissonner et baissa la tête.

— Un bien digne homme ! dit don Estevan d'un ton incisif, et sur lequel nous aurons l'œil.

— Et qu'au plus léger soupçon nous guérirons de tous ses maux, ajouta don Luis d'une voix sombre.

— En l'envoyant par le plus court chemin rejoindre son ami le Mancebo, ponctués don Fabian avec amertume.

L'hôtelier ne savait plus où se cacher.

— Vous voilà averti, mon maître, reprit don Jose, faites votre profit de ces paroles, nous ne plaisantons pas avec les trafres, vous en aurez bientôt la preuve.

— Oh ! Seigneurie, vous pouvez compter sur moi en tout et pour tout.

— C'est ce que nous verrons ; à présent, renseignez-moi.

— Parlez, Seigneurie, répondit-il d'une voix chevrotante.

— Le bruit fait dans cette salle s'entend-il du dehors ?

— Non, Seigneurie, des précautions ont été prises à ce sujet.

— Ainsi, même si on criait, si on se battait ?

— On entendrait rien sur la route.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oui, Seigneurie, j'ai plusieurs fois été à même de le constater.

— C'est tout ce que je voulais savoir, retirez-vous.

L'hôtelier se hâta de sortir.

— Rien ne nous gênera, dit don Jose à ces amis.

— Ce qui nous permettra d'interroger le drôle, comme il nous plaira, dit don Estevan.

— Sidi Muley, dites à Cuchillo et à El Rubio d'amener Ore gano, et de ne lui rien dire ; surtout il ne faut pas qu'il soit prévenu.

L'ancien spahis sortit.

— Quo comptez-vous faire de ce drôle, après l'interrogatoire ? demanda don Fabian.

— C'est selon, dit don Estevan.

— Comment, c'est selon, est-ce que vous voulez lui laisser la vie ?

— Non pas ! s'écria vivement don Jose.

— Alors ?... reprit don Fabian.

— Attendez, il faut être juste, même avec les misérables de cette espèce.

— C'est mon avis, reprit don Fabian.

— A la bonne heure, dit don Luis.

Don Estevan sourit.

— S'il consent à répondre sans trop se faire prier...

— Et s'il dit la vérité franchement et ne nous cache rien... interrompit don Jose.

— On l'étranglera tout simplement, sans le faire souffrir, termina don Estevan.

— Mais s'il se tait, ou s'obstine à ne nous raconter que des mensonges ? reprit don Fabian.

— Alors, ce sera tant pis pour lui, dit don Jose.

— Oui ajouta don Estevan, nous le traiterons à l'indienne.

— C'est-à-dire ?

— Qu'il sera torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive, le plus tard possible.

— Oh ! mieux vaut le tuer tout de suite ! s'écria don Luis.

— Non pas, dit don Jose, il faut qu'il se sente mourir, où serait le châtiement, sans cela ?

— C'est juste ; reprit don Fabian, dans un cas comme dans l'autre, il vous restera un cadavre très embarrassant.

— Mais non, cher ami, il ne nous embarrassera pas le moins du monde : nous pourrons, à notre choix, le jeter à l'eau, l'enterrer dans le jardin du meson, ou même dans les souterrains, dit don Estevan en riant.

— Canarios, c'est fort ingénieux, je n'avais pas songé à cela, dit le jeune homme ; à mon avis, il est préférable de l'enterrer dans les souterrains ; de cette façon, il disparaîtra pour toujours.

— C'est entendu, nous l'enterrerons dans le souterrain, l'idée est bonne, dit don Jose.

— Excellente, ajouta don Estevan.

— Pourvu qu'il consente à parler, murmura don Luis.

— C'est ce que nous allons savoir, répondit don Fabian, car le voici.

En effet au moment où on achevait de décider de son sort et de régler ses funérailles, l'Indien parut précédé par Sidi Muley, accompagné de Navaj ; et El Rubio ; Cuchillo formait l'arrière-garde ; après avoir posté à la porte en dehors Bochica, avec ordre de ne laisser approcher personne, Cuchillo pénétra à son tour dans la salle et referma la porte derrière lui.

Le métis tremblait, bien qu'il essayât de faire bonne contenance ; il inclinait un peu la tête vers la poitrine et jetait autour de lui des regards louches et effrayés.

Les trois chefs des Cortacaminos étaient assis derrière la table, à un bout de laquelle s'était placé don Fabian, affilié à la redoutable Cuadrilla, mais sans y avoir aucune autorité effective.

Tous les individus présents étaient masqués, ce qui donnait une apparence sinistre à cette réunion, éclairée seulement par quelques candiles fumoux accrochés çà et là à la muraille, et par deux longues chandelles en suif jaune faites à la bague et fichées dans de grands chandeliers de fer-blanc crasseux vissés sur la table même.

Il y eut un silence pesant qui dura pendant deux ou trois minutes.

Après s'être rapidement concertés entre eux, à voix basse, les trois chefs cédèrent d'un commun accord la parole à don Estevan, le plus ancien d'entre eux, et le chargèrent de diriger l'interrogatoire.

— Faites approcher cet homme plus près de la table, dit don Estevan d'une voix rude, que Camacho et Sidi Muley se tiennent à sa droite et à sa gauche prêts à exécuter mes ordres.

Ces premières paroles dénoncèrent du premier coup la gravité de l'interrogatoire qui allait avoir lieu et la portée qu'il devait avoir pour le misérable.

En effet, jamais, à moins que la mort d'un individu eût été décidée à l'avance, aucun nom n'était prononcé devant lui.

L'Indien fut poussé brutalement presque à toucher la table, et les deux hommes désignés par don Estevan se placèrent à sa droite et à sa gauche, mais un peu en arrière.

— Vous êtes un Indien "manso", — civilisé, — appartenant à la nation des "Yaquis", dont les hommes et les femmes se louent dans les villes et les haciendas de la Sonora, soit comme ouvriers, soit comme peones, soit pour remplir, dans certaines familles, des places de domestique, reprit don Estevan.

L'Indien hésita.

— Oui, Seigneurie, se décida-t-il enfin à répondre.

— Un négociant d'Urès, reprit don Estevan avec sévérité, vous rencontra un jour sur une route, étendu à terre et mourant de faim ; il eut pitié de vous, il vous emmena avec lui, vous donna à manger, vous habilla, vous prit à son service et vous donna des appointements considérables ; comment avez-vous reconnu ces bienfaits ?

Oregano baissa la tête sans répondre.

— Je vais vous le dire, reprit don Estevan, vous avez volé, trahi, et finalement vendu votre bienfaiteur à ses ennemis.

— Jamais je n'ai trahi mon maître, s'écria l'Indien avec force, je l'ai toujours servi fidèlement, je ne l'ai ni volé ni trahi ; j'ai certainement commis des fautes, je m'en accuse ; mais je suis un Indien, je ne possède ni la raison ni l'intelligence des blancs ; lorsque je bois des liqueurs fortes, je deviens fou, je ne sais plus ce que je fais ; je ne puis par conséquent être rendu responsable de mes actes pendant que je suis ivre.

— Vous mentez impudemment, dit don Estevan.

— Seigneurie, je vous jure !...

— Silence ! Au Presidio del Norte, vous vous êtes échappé pendant la nuit de la maison de don Juan de Dios Suarez, et vous avez eu une longue entrevue avec le général don Lope de Tordesillas : vous m'avez avoué à moi-même ce qui s'était passé entre vous ; plus tard vous avez dirigé le guet-apens tendu à votre maître au Rincon : il y a un mois vous avez aidé à enlever dona Carmen et dona Mercedes : la première, à l'hacienda de Santa Lucia ; la seconde, de la maison religieuse où elle s'était réfugiée à Queretaro ; enfin aujourd'hui même, à l'heure de la Siesta, pendant son sommeil, vous avez introduit des soldats dans le Rancho où se tenait votre maître, vous l'avez désigné et vendu à ces soldats ; vous avez fait plus ; vous avez chargé votre bien-

fauteur de chaînes, et vous avez voulu garder les clefs de ces chaînes, afin que votre maître ne pût point s'en débarrasser. Voilà ce que vous avez fait, vous êtes un monstre, un infâme ; vous allez mourir au milieu de souffrances épouvantables et torturé à la façon des "Indios bravos."

— Grâce ! s'écria-t-il en tombant à genoux.

— Déjà je vous ai fait grâce ; deux fois je vous ai averti ; vous n'avez pas tenu compte de mes avertissements ; ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui va se passer ; qu'on allume les mèches.

Sidi Muley s'avança alors une longue mèche souffrée à la main, tandis que Camacho, au moyen d'une corde, ramenait brusquement les coudes du misérable en arrière et l'attachait solidement au pied d'une table de manière à lui interdire tout mouvement.

L'Indien pleurait et se lamentait.

Nous ferons remarquer ici que les Indiens mansos ou civilisés, abrutis par l'abus des liqueurs fortes et viciés par leur contact avec les blancs et les métis de la pire espèce, tout en conservant la férocité, l'astuce et la perfidie de la race rouge indépendante, n'en possèdent plus le courage ; ils sont au contraire, pour la plupart, craintifs et lâches surtout lorsqu'ils sont sang-mêlés, et tel était Oregano ; ces brutes, capables des crimes les plus odieux souvent sans autre but que de faire le mal, n'ont rien conservé de la fierté et des nobles qualités de leur race ; il est très rare de rencontrer un Indien manso métis, brave ; ils meurent à la vérité avec une complète indifférence quand leur heure est venue, mais les tortures les épouvantent ; ils se battent entre eux au couteau comme des fauves, et la vue d'un fusil ou d'un pistolet les terrifie ; leur nature astrophique n'est qu'un composé de contrastes et de disparates, ils volent et trahissent par instinct, par haine pour les blancs ; ils redoutent surtout la douleur physique.

Sur un signe de don Estevan, Sidi Muley plaça la mèche enflammée entre les doigts de la main droite de l'Indien en même temps que Camacho lui entourait les tempes d'une cordelette très fine et très solide, et la serrait au moyen d'un bâton en faisant tourniquet.

L'Indien poussa un cri effroyable, la double douleur qu'il éprouvait était atroce.

— Grâce ! cria-t-il, grâce ! je me meurs !

Don Estevan fit un signe.

Les bourreaux s'arrêtèrent ; Sidi Muley éloigna la mèche, Camacho desserra le tourniquet.

— Tu peux, si tu le veux, éviter d'être torturé ; je t'avertis que ceci n'est rien encore.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le misérable en se tordant comme un serpent.

— Dis-moi où sont dona Carmen et dona Mercedes.

— Hélas ! murmura l'Indien, pauvre de moi, je l'ignore, Seigneurie.

— C'est bien, allez !

La torture recommença.

L'Indien se raidit ; pendant quelque temps il tint bon ; il gémissait tout bas, mais ne prononçait pas une parole ; une odeur de chair brûlée remplissait la salle, les traits du misérable étaient affreusement convulsés, ses yeux semblaient prêts à sortir des orbites.

Mais bientôt la douleur devint tellement horrible qu'il lui fut impossible de la supporter davantage.

— Grâce, s'écria-t-il, je dirai tout.
 — Tout, fais bien attention ?
 — Oui, oui, mais je souffre, mon Dieu ! pitié !
 — Tu sais que tu mourras ?
 — Tuez-moi tout de suite, mais pitié, pitié, plus de torture !
 — Tu es bien résolu à tout dire ?
 — Oui, oui ; mon Dieu je n'en puis plus, grâce !
 — C'est bien, cette fois encore je consens à t'écouter, mais prends garde !
 — Je répondrai ! je répondrai ! grâce, ce feu me dévore, ma tête se perd !
 Don Estevan fit un signe, les deux hommes s'arrêtèrent.
 — J'ai soif, murmura-t-il.
 — Donnez-lui à boire, ordonna don Estevan.
 Sidi Muley présenta un verre d'eau au patient.
 Celui-ci but avidement et poussa un soupir de soulagement.
 — Ne vous éloignez pas, dit don Estevan aux deux bourreaux.
 — C'est inutile, Seigneurie, dit Oregano avec un sourire navrant, cette fois je suis vaincu ; mes forces sont épuisées, interrogez-moi, je vous répondrai.
 — Par qui dona Carmen a-t-elle été enlevée, et par l'ordre de qui ?
 — Le général de Tordesillas nous ordonna d'enlever dona Carmen, à Peters Batt et à moi ; il nous adjoignit dix soldats.
 — Ah ! ce misérable Peters Batt n'est pas mort ?
 — Non, Seigneurie ; il est à Mexico, il est secrétaire particulier du général.
 — Bien, passons. Comment avez-vous enlevé dona Carmen ?
 — J'avais remarqué, car je l'espionnais depuis longtemps, que la Senora se promenait tous les matins seule dans la huerta de l'hacienda ; j'en avertis Peters Batt ; un trou fut creusé pendant une nuit noire au-dessous du mur d'enceinte de la huerta ; je m'enbusquai derrière un tulipier, lorsque dona Carmen parut je lui jetai une fressada sur la tête par derrière ; je la garottai et je la fis passer par le trou à Peters Batt qui attendait au dehors. Puis le trou fut bouché et les traces soigneusement effacées.
 — Qu'avez-vous fait ensuite ?
 — Nous sommes partis au plus vite ; des chevaux nous attendaient.
 — Où êtes-vous allés ?
 — Tout droit à Mexico, Seigneurie, en passant par Queretaro.
 — Ah ! et là vous avez enlevé dona Mercedes ?
 — Oui, Seigneurie.
 — Quel moyen avez-vous employé ?
 — A Queretaro, c'était plus facile ; la senora dona Mercedes se rendait presque tous les jours chez une vieille dame, parente de son mari, où elle passait ordinairement la soirée jusqu'à dix heures du soir.
 — Vous l'avez enlevée pendant le trajet pour revenir chez elle ?
 — Oui, Seigneurie ; pardon, je ne puis me tenir sur mes jambes, et j'ai une soif que rien ne saurait éteindre.
 Sur un signe de don Estevan, on relâcha les liens de l'Indien, de façon à ce qu'il pût s'asseoir sur un banc et on plaça près de lui une "bota" pleine d'eau et un gobelet.

L'Indien but plusieurs fois de suite.
 — Êtes-vous en état de continuer ? demanda don Estevan.
 — Je souffre tant, Seigneurie, dit-il tristement, que je préférero en finir le plus tôt possible.
 — Soit, mais vous n'avez que ce que vous méritez, vous avez été averti.
 — Le sort voulait qu'il en fût ainsi, murmura-t-il avec résignation.
 — Reprenons.
 — Je suis prêt, Seigneurie.
 — Les deux dames ont alors été réunies ?
 — Oui et non, Seigneurie.
 — Expliquez-vous !
 — Elles voyageaient ensemble.
 — De quelle façon ?
 — A cheval ! Seigneurie, mais attachées sur la selle par des liens invisibles.
 — Oser traiter ainsi des dames ! s'écria don Estevan avec indignation.
 — Nous avons l'ordre du général, Seigneurie.
 — Continuez.
 — Les deux dames voyageaient donc à cheval, mais dans l'ordre suivant : dona Mercedes était placée entre Peters Batt et moi, et dona Carmen à la gauche de Peters Batt.
 — De telle sorte qu'elles ne pouvaient s'entretenir entre elles ?
 — Nous le croyions, Seigneurie, mais nous fûmes trompés.
 — Comment cela ?
 — Il nous était ordonné, non pas de les empêcher de causer entre elles, mais de retenir leurs paroles et de les répéter au général.
 — Ainsi elles causaient et vous écoutiez ?
 — Oui, Seigneurie, mais malheureusement pour nous ce fut inutile, nous entendions ce qu'elles se disaient, mais nous n'en comprenions pas un mot.
 — Elles parlaient français ?
 — Ah ! c'était donc le français ? Peters Batt s'en doutait ; il était furieux, parce qu'il ne comprend pas un mot de cette langue.
 — Humph ! en êtes-vous certain ?
 — Oh ! très certain, Seigneurie, plusieurs fois il leur imposa silence avec colère et essaya de les obliger à parler espagnol.
 — Humph ! peut-être jouait-il un rôle ?
 — Non, Seigneurie, il était véritablement furieux : la preuve c'est que le jour même de notre départ de Queretaro, lorsqu'il reconnut qu'il ne pouvait rien comprendre à ce que les dames se disaient et qu'elles eurent positivement refusé de causer en espagnol, il les laissa sous ma garde spéciale ; pendant tout le temps que dura le voyage il marcha constamment à cinquante pas en avant de notre troupe, maugréant entre ses dents et lançant à chaque instant des regards de colère aux deux dames qui ne faisaient qu'en rire.
 — Quand êtes-vous arrivés à Mexico ?
 — Hier matin, Seigneurie, vers dix heures ; il y avait beaucoup de gens armés dans les rues, nous rencontrions des barricades, nous entendions des coups de fusils.
 — Passons, passons ; par quelle barrière êtes-vous entrés dans la Ciudad ?
 — Par la barrière de Guadalupe, Seigneurie.

— Fort bien, et de là ?
— Jo ne connais pas Mexico, où je ne suis jamais venu avec mon maître.

Don Luis fit un mouvement aussitôt réprimé.

— Au moins savez-vous où vous avez conduit ces dames ?

— Pas davantage, Seigneurie.

— Voilà qui est bien singulier.

— Voici ce qui s'est passé, Seigneurie.

— Voyons ce qui s'est passé, allez, je vous écoute.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

LE TESTAMENT SANGLANT

PREMIERE PARTIE.

IV

LE PAVILLON DE MIGNARD.

En effet, à la clarté du jour naissant, on voyait distinctement arriver les deux bateaux.

A leur rapidité presque égale, il était facile de prévoir qu'ils atteindraient presque au même moment le pavillon de Mignard.

— O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? répétait madame de Varni.

— M. le vicomte ne sait peut-être rien, reprit Julie : quelque obstacle, le mauvais temps peut-être l'aura forcé hier à rebrousser chemin ; il ne vous aura pas trouvée à Avignon ; il aura compris que vous étiez ici... il croit que vous y êtes seule, et il ne vient que pour vous porter secours...

— Julie, je te dis que j'ai peur, répliqua madame de Varni, qui sentait déjà peser sur elle l'ascendant sinistre de son mari.

— Voyons ! ne perdons pas la tête ! dit rapidement la jeune fille en s'efforçant de paraître calme : monsieur de Tervaz, cachez-vous dans ce cabinet !

Et elle ouvrit le cabinet de toilette ; puis elle ajouta :

— Si M. le vicomte ne sait rien, nous pouvons tout sauver encore ; nous partirons sur son bateau ; je ferai un signe à Claude ; il comprendra, feindra de retourner à Villeneuve, et quand nous serons assez éloignés, il reviendra à temps pour ramener M. Gaston.

Je trouverai moyen de glisser à Claude la clef du cabinet ; d'ailleurs, d'un coup de poing, il saurait bien l'enfoncer... mais les voici, il n'y a pas un moment à perdre...

Elle poussa Gaston dans le cabinet, ferma au double tour, et cacha la clef sous son fichu.

Une seconde après, M. de Varni, avec Baptistin, abordait l'un des côtés du pavillon, et Claude, le côté opposé.

Le Rhône croissait si rapidement, que les bateaux étaient presque au niveau du premier étage ; M. de Varni, dont la taille était haute, dépassait de toute la tête l'appui de la fenêtre, et pouvait regarder dans la chambre.

Il avait l'air empressé d'un homme qui accourt pour arracher une femme aimée à un péril épouvantable et imprévu.

— Dieu soit loué ! dit-il, j'arrive à temps. Oh ! chère amie, que vous êtes méchante de nous donner de pareilles inquiétudes ! Comme c'est heureux que le débordement de toutes les rivières m'ait forcé, hier soir, de revenir sur mes pas !

J'aurais été dans des transes affreuses ; sans compter, ajouta-t-il en montrant Claude dont le visage inquiet paraissait à l'autre fenêtre, sans compter qu'il m'eût été cruel que vous fussiez sauvés par un autre que moi !...

— Il ne sait rien, pensa Julie.

— Il sait tout, se dit Clotilde.

— Eh bien ! monsieur ! partons vite, reprit-elle tout haut en essayant de dompter son émotion ; je vous avoue que j'ai bien peur, et qu'il me tarde de me retrouver en terre ferme.

— Oh ! non ! répliqua le vicomte ; maintenant que nous voilà bien rassurés tous deux, je veux que vous sortiez de cette chambre le plus commodément possible : sauter de là-haut ! risquer de vous faire mal ! fi donc ! nous allons attendre que le Rhône, en respectueux vassal, élève ce bateau jusqu'à vos pieds ; encore quelques minutes, et je n'aurai plus qu'à vous offrir la main pour vous amener ici : vous passerez tranquillement, et de plain-pied, de votre appartement dans votre "voiture." N'êtes-vous pas de mon avis ?

La vicomtesse, glacée d'horreur, cherchait vainement un mot à répondre ; Baptistin, immobile, semblait une machine au service de son maître.

Julie, collée contre madame de Varni qu'elle sentait défaillir, lui serrait la main pour lui rendre un peu de courage, et ses yeux se tournaient vers Claude, qui de plus en plus inquiet, interrogait ce regard pour savoir ce qu'il avait à faire.

Dans le cabinet, pas un mouvement, pas un bruit.

Il y eut là dix minutes que je renonce à peindre.

Enfin le Rhône arriva au point qu'avait désigné M. de Varni ; Clotilde et Julie sentirent sous leurs pieds l'humidité du tapis que l'eau commençait à envahir.

L'appui de la fenêtre ne dépassait plus que de fort peu le niveau du fleuve.

— C'est le moment ! dit le vicomte toujours calme et souriant : Julie, donnez moi une chaise.

La jeune fille prit une chaise dans la chambre et la lui donna ; M. de Varni la posa sur le bateau aussi solidement qu'il le put.

— C'est cela ! reprit-il. Maintenant soutenez madame à qui la peur de ce maudit Rhône a déçoi lement ôté ses forces... Très-bien ; soutenez-la...

A présent, chère amie, laissez-vous aller dans mes bras, heureux de porter un aussi doux fardeau... Bien, vous y voilà !

Madame de Varni s'était laissée aller machinalement, et se trouva assise sur le bateau.

— A vous maintenant, Julie ! poursuivit le vicomte ; oh ! pour vous je ne suis pas en peine ; vous êtes une leste et vigoureuse personne... toujours belle, toujours dévouée ! Aussi, je veux faire quelque chose qui ne vous déplaira pas... Claude ! arrivez par ici !

Madame de Varni regarda son mari avec une nouvelle angoisse : Claude fit rapidement le tour du pavillon à force de rames.

— Claude ! dit le vicomte en prenant l'air bon prince, il est juste que vous soyez récompensé de votre zèle ; vous allez monter dans notre bateau et confier le vôtre à Baptistin.

C'est vous qui aurez l'honneur et le plaisir de nous reconduire à Avignon ; n'est ce pas vous donner le batelier que vous préférez ? ajouta-t-il d'un ton de galanterie affectueuse, en s'adressant à Clotilde et à Julie.

Elles sentirent passer dans leurs veines un frisson de terreur et de mort.

— Mais, monsieur, il n'est pas besoin de rien déranger, balbutia madame de Varni.

— Oh ! je ne dérange rien ; je prends, au contraire, l'arrangement le mieux fait pour vous convenir : Claude est un vigoureux gaillard, et nous ne pouvons être entre meilleures mains.

Mon pauvre Baptistin est éreinté de fatigue ; d'ailleurs, les gardes-chasse ne sont bateliers quo par intérim : il restera ici, et reviendra ensuite, tout seul, tout doucement.

— Mais, monsieur...

— Ah ! oui, je comprends ; vous êtes peiné de laisser ici tant de jolies choses qui vont être brisées ou englouties ; mais vous n'avez qu'à parler ; s'il y a dans ce pavillon quelque objet précieux que vous voulez sauver du naufrage, dites-le, Baptistin s'en chargera ; il est adroit et fidèle ; vous en serez content.

Un sourire diabolique errait sur le blême visage de Baptistin.

— Allons ! Claude, mon ami ! poursuivit le vicomte toujours sur le même ton ; passez donc dans notre bateau, et prenez les rames ! Vous avez l'air d'une statue... Est-ce que vous n'êtes pas content de contribuer au salut de Madame de Varni et de votre chère Julie ?... Ah ! sournois que vous êtes ! nous connaissons vos visées !...

Claude, qui cherchait vainement un indice, un contre-ordre dans les regards de Clotilde fasciné, céda à l'ascendant infernal que cet homme semblait exercer en ce moment sur tous les acteurs de cette scène ; il passa dans le bateau de M. de Varni ; Baptistin avait déjà sauté dans le sien : aussitôt le vicomte, comme s'il n'eût attendu que cet instant, donna un grand coup d'aviron, et le bateau se trouva à dix pas du pavillon de Mignard.

— Arrêtez ! s'écria madame de Varni.

— Ah ! pardon ! j'oubliais ! reprit son mari : Baptistin écoute les recommandations de madame la vicomtesse ; et vous madame, donnez-lui vos ordres !

Laissez-vous dans votre chambre, ou ailleurs, quelque chose qu'il doivent arracher aux fureurs du Rhône ?

Madame de Varni le regarda ; à travers ce sourire courtois qui paraissait stéréotypé sur sa figure, elle devina ce que cette fausse bonhomie cachait d'impitoyable, et, d'une voix à peine intelligible, elle laissa tomber cette syllabe :

— Rien !

Julie était pâle comme une morte.

— Eh bien ! alors, partons ! et toi, rame de toutes tes forces, dit M. de Varni en se tournant vers Claude et en reprenant cet air impérieux auquel on ne résistait pas.

Le Rhône commençait à envahir entièrement le premier étage ; Claude parut comprendre qu'une dernière chance de salut dépendait de la vitesse de son bateau ; il se mit à ramer si énergiquement, qu'au bout d'un quart d'heure il abordait à quelques pas au-dessous de l'hôtel de Varni, où on arrivait encore à pied sec.

Pendant le trajet, Clotilde avait eu le temps de murmurer à l'oreille de Julie : « Lui, la clef, le pavillon, Claude. »

Au moment où elles abordèrent, Julie glissa dans la main de Claude la clef du cabinet, lui fit un signe, lui dit un mot : il repartit aussitôt et plus rapidement qu'il n'était venu.

Le vicomte entra dans son hôtel avec sa femme, et parut ne plus s'inquiéter de rien.

Quelques minutes après, Claude Rioux approchait du pavillon ; mais, à quelques pas, et pendant qu'il côtoyait un groupe d'énormes ormeaux dont les cimes séculaires défiaient l'inonda-

tion, un homme caché dans les branches lui asséna sur la tête un grand coup de rame : Claude, étourdi, tomba ; et Baptistin (car c'était lui), sautant dans le bateau avec une agilité de tigre, lui lia les pieds et les mains avant que le malheureux eût repris connaissance ; puis il dirigea de nouveau le bateau vers Avignon.

M. de Varni s'attendait probablement à le voir arriver ; il était sorti de son hôtel, et Baptistin le trouva sur le bord.

— Monsieur le vicomte ! lui dit-il en montrant Claude toujours couché au fond du bateau dans un état d'immobilité silencieuse qui le faisait ressembler à un cadavre ! monsieur le vicomte, je vous amène une prise : voici un gaillard qui a voulu profiter de l'inondation pour gagner sa dot.

Je l'ai surpris au moment où il s'introduisait dans le pavillon de Mignard...

— Claude Rioux ! dit M. de Varni, qu'allais-tu faire dans le pavillon de Mignard ?

— Voler, répondit Claude sans hésiter.

— Voler ! toi ! je te croyais honnête ! reprit le vicomte qui semblait prendre un affreux plaisir à le torturer.

— J'étais pauvre ; j'aime Julie ; je voulais devenir riche pour que son père me la donnât.

On ne put jamais tirer de lui une autre parole : Julie Thibaut ne dit pas un mot qui pût démentir cet aveu de Claude.

Il fut mis en prison ; le jour du jugement, M. de Varni surprit Clotilde qui descendait, comme une folle, l'escalier de son hôtel.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il en l'arrêtant par le bras.

— Parler aux juges.

— Si vous dites un mot, je ferai condamner Claude à mort, et vous serez déshonorée !

En même temps, il lui présentait la petite clef du cabinet, que Baptistin avait prise dans la poche de Claude Rioux.

Elle hésitait :

— Pensez-y, reprit-il. Pour Claude la mort, pour vous le déshonneur !

— Le déshonneur ! murmura la vicomtesse ; et elle remonta dans sa chambre.

Claude Rioux fut condamné à cinq ans de galères.

L'inondation du 25 novembre 1755 dura quinze jours : à midi, le Rhône dépassait de plusieurs pieds la pointe de fer qui surmontait le toit du pavillon de Mignard.

La nuit suivante, le pavillon s'éroula, emporté par le poids des eaux, et tout fut enseveli sous ses ruines.

V

LE TESTAMENT.

Dix mois environ s'étaient écoulés depuis la scène épouvantable que je viens de retracer.

On était au commencement d'octobre 1756. Par une admirable soirée où se confondaient les serènes chaleurs de l'été et les douces mélancolies de l'automne, deux femmes se promenaient à quelque distance d'une de ces charmantes villas qui égayent de leur gracieuse silhouette la colline et la plaine d'Hyères.

C'étaient la vicomtesse de Varni et Julie Thibaut, sa fidèle compagne.

Il eût fallu un œil bien clairvoyant, l'œil d'un amant ou d'un ennemi, pour reconnaître la belle Clotilde dans le pâle fantôme qui marchait ainsi, à pas lents, soutenu par Julie et respirant l'air tiède du soir avec une sorte d'avidité machinale.

L'ovale aminci de son visage faisait paraître démesurément grands ses yeux, auxquels la fièvre donnait, en outre, un éclat extraordinaire.

Sous les bandeaux de ses cheveux, on voyait perler une sueur froide dont les gouttelettes moiraient la blancheur malade de son front et de ses tempes. Sa peau, ses lèvres et ses dents étaient de la même teinte.

Une petite toux sèche, presque continue, la forçait de s'arrêter de temps à autre, et nuageait d'une légère plaque de carmin les pommettes saillantes de ses joues creuses, amollies, décolorées.

Julie Thibaut, au contraire, était, s'il est possible, plus belle encore que nous ne l'avons vue.

Pendant que la grande dame avait été lentement minée par sa douleur, la fille du peuple trouvait dans la sienne la seule auréole qui lui manquât, cette expression idéale que la souffrance ajoute à la beauté.

Cette généreuse nature, cette forme riche et puissante avaient résisté à ce coup terrible, et dans la lutte, elles s'étaient ennoblies, poétisées.

Au lieu de la magnifique paysanne de la Provence ou d'Italie, telle que l'a réalisée sur la toile le pinceau de Léopold Robert, c'était la Vierge sublime de Murillo.

Elles marchaient, ou plutôt Julie guidait la marche chancelante de madame de Varni, à travers un de ces jolis sentiers que dessine le lit desséché des rivières dans cette heureuse portion de la Provence appelée aujourd'hui le département du Var.

Ce ciel pur, ce ravissant paysage, cette inaltérable jeunesse de la nature méridionale, contrastaient avec l'état de dépérissement de madame de Varni, et avec la tristesse immense, irréparable, qu'on pouvait lire sur le front de ces deux femmes : tous les dix pas, elles faisaient une halte, pour donner à Clotilde le temps de reprendre haleine.

Pendant une de ces haltes, la vicomtesse étendit le bras vers le couchant, du côté de Toulon, et dit d'une voix stridente et saccadée :

— Claude est là !

— Pourquoi parler de lui ? je ne vous en disais rien, répondit Julie avec la résignation douloureuse du chien blessé qui regarde son maître.

— Mais moi je veux en parler toujours, reprit madame de Varni, pour me rappeler que Claude et toi vous avez été sublimes, et que moi j'ai été misérable, lâche, infâme.

— Mais vous n'auriez rien sauvé, répliqua doucement la jeune fille.

— C'est vrai : te souviens-tu de ce sourire de M. de Varni, de ces paroles mielleuses que je sentais entrer dans mes veines comme la lame empoisonnée d'un stylet ?... Oh ! je vivrais cent ans, autant d'années qu'il me reste d'heures, j'aurais toujours là, devant mes yeux, l'image impitoyable de cet homme disant à Claude : — Change de bateau avec Baptistin !...

— Par grâce, ma chère dame, écarter ces pensées qui vous tuent !...

— Et qu'en ferais-je, si elles ne me tuaient pas ? reprit madame de Varni avec un rire de mourante. Crois-tu donc, ma pauvre sacrifiée, que j'oserais lever les yeux sur toi, si je n'étais sûre de mourir ?... Et cependant ce n'est pas assez... j'aurais voulu autre chose...

— Autre chose ?...

— Oui, Julie ; ce qui mêle à mes derniers jours tant de déchirements et de tortures, ce n'est pas seulement ouvrir

de l'horrible mort de Gaston ; ce n'est pas seulement la pensée du mal que je vous ai fait, à Claude, si dévoué, à toi, si courageuse ; ce n'est pas même l'humiliation de ma lâcheté... Non, ce n'est rien de tout cela. Ce qui me déchire et me consume, c'est que je meurs sans me venger...

— Mais, dit Julie, M. le vicomte n'est-il pas déjà puni ? Depuis ces événements terribles, vous êtes devenue pour lui une sourde-muette : il n'a plus entendu une seule fois le son de votre voix. Vous avez rendu sa maison si lugubre, qu'il a fini par être presque aussi sombre que vous. Votre médecin même n'a-t-il pas deviné qu'il y avait là un secret affreux, un secret de haine ? N'a-t-il pas remarqué que pour faire redoubler votre fièvre, il suffisait que M. le vicomte entrât dans votre chambre.

— O bon docteur ! interrompit Clotilde : c'est à lui que je dois d'être délivrée enfin de cette présence exécrée. C'est lui qui, nous voyant, chaque jour, face à face l'un de l'autre, dans cette maison silencieuse comme un tombeau, a compris qu'il y avait en moi plus qu'une maladie ordinaire. Il a ordonné à M. de Varni, s'il ne voulait me voir mourir sans remède et tomber lui-même dans le marasme, de m'envoyer ici respirer un air plus doux. M. de Varni a obéi ; puis il s'est fait donner par le vicelégat une mission pour Paris, où il essaye sans doute d'oublier, dans les plaisirs, toutes ces images de crime et de mort. Qu'il y réussisse, s'il le peut ! ce n'est pas là ce qui me préoccupe ; il est loin, bien loin de moi ; j'aurai le temps de mourir avant qu'il soit de retour : pour le moment, je ne lui en demande pas davantage !...

— Et que pouvons-nous de plus ? reprit Julie avec amertume.

— Que pouvons-nous ? Rien ; et c'est là ce qui rendra mon agonie cent fois plus horrible. Oh ! quand je songe que je n'ai plus que quelques jours à vivre ; que M. de Varni a trente-trois ans à peine ; que tout un nouvel avenir va s'ouvrir devant lui ; qu'il sera libre, qu'il se remariera, qu'il aura des enfants, que de nouveaux liens le rattacheront à la vie, que je ne serai plus dans son passé qu'un mauvais rêve, un rêve oublié ! qu'il sera heureux peut-être ; et que, moi, je ne serai pas vengée !... La vengeance c'est le seul mot, la seule idée qui puisse encore réchauffer mon sang, ralentir la mort qui arrive !...

— Nous resterons, nous, et n'oublierons rien, murmura Julie.

— A quoi bon ? Toi seule peux me comprendre, mais tu n'es qu'une femme ; la pauvre Antoinette ne sait que pleurer et prier ; Dominique Ermel est brave ; mais il n'a pas été frappé au cœur comme nous ; il n'a pas, il ne peut avoir cette vigueur de haine, ce ressentiment profond, ardent, inextinguible, qui devient le seul mobile d'une vie entière, qui fait d'un homme un instrument au service d'une pensée, s'assimile son intelligence et son âme, son courage et sa force, le dirigeant sans cesse, par la même route, vers le même but... Ah ! pour que je fusse sûre d'être vengée comme je le veux, de laisser après moi un autre moi-même ne devines-tu pas quel est le nom que cette brise embaumée murmure constamment à mon oreille ?

Et elle étendit de nouveau le bras du côté de Toulon.

— Claude ! s'écria Julie dont les yeux étincelèrent.

— Oui, Claude, répéta madame de Varni.

Au même moment, comme si ce cri d'amour et de haine avait eu une puissance magique, les deux femmes virent s'agiter auprès d'elles une épaisse touffe de grenadiers et de lauriers-roses, et il en sortit un homme que toutes deux reconnurent à l'instant : c'était Claude Rioux.

Pour tout autre que pour elles, son aspect eût été peu rassurant; il portait le costume de galérien; ses vêtements étaient déchirés, souillés, tachés de boue, mis en lambeaux par les hasards d'une évasion; sa barbe qu'il laissait croître, et qui contrastait avec ses cheveux taillés en brosse, donnait à sa physionomie énergique une expression de rudesse presque sauvage. Sa jambe droite, qui avait traîné le boulet était saignante, et sa marche en contractait même quelque chose d'inégal. On eût dit que ces dix mois avaient suffi pour transformer Claude.

Ce n'était plus le beau et vigoureux pêcheur des bords du Rhône; c'était un homme mis au ban de la société, et qui, par l'excès même de l'iniquité dont il souffrait, se sentait poussé aux représailles et à la révolte: le ressentiment, la haine, la lutte de tant de dévouement contre tant d'infamie, le contact d'hommes pervers, le combat des bonnes et des mauvaises passions dans une âme fortement trompée, tout avait concouru à cette transformation douloureuse.

Claude Rioux eût fait peur à quiconque n'aurait pas su combien il méritait d'admiration et de pitié.

On comprendra sans peine que Julie ne fit pas toutes ces distinctions; elle se jeta dans ses bras en s'écriant:

— Dieu! à eu pitié de moi... je te retrouve, et nous ne nous quitterons plus!

— Tu crois? répondit-il avec une sorte de ricanement amer. Tu ne sais pas, ma pauvre Julie, que les galères ont de plus longs bras que je n'ai de longues jambes; je me suis évadé, parce que je voulais te revoir, ne fût-ce qu'une heure, une minute...

— Tu savais donc que nous étions à Hyères?...

— Oui: l'autre soir, en travaillant sur le port, je crus reconnaître de loin un domestique portant la livrée de madame. La vue de ces galons fit naître dans mon cœur le seul mouvement qui, depuis dix mois, n'ait pas été douleur, désespoir ou rage. Comme ma bonne conduite a fait relâcher un peu la surveillance et qu'on me laisse travailler avec les libérés, j'eus le temps de promettre à l'un d'eux la moitié de mon petit pécule, s'il pouvait, sans faire semblant de rien, s'attacher aux pas de ce domestique, voir où il s'arrêterait, et m'apporter des renseignements.

La commission a été bien faite: le lendemain, j'ai eu que vous étiez ici; le lendemain, c'était hier; et, ce matin, je me suis évadé; je ne te raconterai pas mon évasion; qui en a vu une, en a vu cent; c'est toujours différent et toujours la même chose. Mais je ne me fais pas d'illusion: d'ici à vingt-quatre heures, je serai rattrapé. Sans papier et sans vêtements de rechange, il n'y a pas de moyen de se dérober aux poursuites; je suis sûr qu'elles commencent déjà... et tenez, entendez-vous?

Le temps était si calme et si pur, qu'on entendit distinctement, malgré la distance, le bruit de trois coups de canons tirés à intervalles égaux.

— C'est pour moi que l'on tire, reprit Claude: ces trois coups veulent dire qu'il manque un galérien à l'appel du soir. Qu'importe? Julie, j'ai voulu te voir encore une fois; j'aurais mis le feu à l'arsenal plutôt que d'y renoncer!

— Oh! il faudra donc te perdre après t'avoir revu? s'écria Julie en regardant involontairement madame de Varni, comme si elle en attendait quelque secours.

Madame de Varni demeura immobile.

— Me perdre, reprit Claude, et cette fois pour toujours; car c'est par les galères à perpétuité qu'on punit les tentatives d'éva-

sion. Julie, peut-être vaut-il mieux maintenant que nous soyons séparés: je ne suis plus digne de toi.

Entré pur et honnête dans cette fourmillière de crimes et de vices, il me semble parfois que l'air qu'on y respire va me rendre aussi méchant que les autres. Eh! pourquoi pas? ajouta-t-il avec une exaltation croissante; à quoi sert d'être bon? ne sont-ce pas les méchants qui prospèrent? le pouvoir, la force, le bonheur, ne sont-ils pas pour eux, pour eux seuls?

Vois plutôt: Baptistin triomphe; M. de Varni est heureux; et madame se meurt; et M. de Tervaz est mort dans d'horribles souffrances; et nous, nous nous aimons sans espoir; et moi, je suis... aux galères!

Vraiment! c'est à dégoûter du métier d'honnête homme!...

— Tais-toi, malheureux! tu m'épouvante, interrompit Julie.

— Laisse-le dire, répliqua madame de Varni, qui écoutait avidement chacune des paroles de Claude.

— Aussi, ma résolution est prise! continua ce dernier.

J'ai voulu te voir, j'ai voulu te dire que je t'aimais toujours; et maintenant, plutôt que de m'épuiser en efforts inutiles pour échapper aux poursuites, je me livrerai moi-même; puis, pour en finir, pour abrégier la perpétuité, je donnerai un bon coup de couteau à n'importe quel garde-chiourme, et alors mon compte sera vite fait: condamné à mort, exécuté dans les vingt-quatre heures, et je ne souffrirai plus!

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! ce n'est plus Claude, c'est le démon qui parle par sa bouche! dit Julie avec angoisses.

— C'est bien là ta résolution? reprit tout à coup madame de Varni en fixant sur Claude son regard enflammé par la fièvre.

— Oui.

— En vérité, Claude, tu me méprises donc bien?

— Moi, madame!... s'écria-t-il au comble de la surprise.

— Parce que j'ai accepté ton sacrifice, parce que je t'ai laissé condamner pour ne pas me trahir, pour garder intact mon honneur, tu crois donc que je serai toujours lâche?

Tu crois que je vais t'abandonner à ceux qui te poursuivent, faute d'un habit ou d'un chiffon de papier?...

(A CONTINUER).

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois:
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1886, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse